

**PAGES
MANQUANTES**



Le Rosaire

ET

LEON XIII.

Encyclique du 5 Septembre 1895.

C'est toujours lui qui, chaque année, donne la première louange et le premier hommage à la reine du Rosaire. Aujourd'hui, la louange est plus insinuante, plus suppliante qu'elle ne le fut jamais, l'hommage

NOVEMBRE 1895.

plus profond et plus universel.

Le Rosaire, principe de renaissance des sociétés (1)—n'était-ce pas son dernier mot ? Non—il restait à dire un mot plus fort qui montrât davantage la puissance de vitalité du Rosaire, ce mot, c'est celui qui résume la dernière encyclique : *le Rosaire principe de l'unité dans la foi*.

Il y a quelques mois, à l'occasion des solennités de la Pentecôte, Léon XIII exprimait au peuple chrétien son désir le plus ardent, peut-être le rêve de toute sa vie : la réconciliation des peuples séparés de l'Eglise. Au soir de son âge, après avoir connu les secrètes puissances de la diplomatie, de la science, du génie, il me semble voir ce vieillard lever sur le monde ses deux mains pâles pour le bénir avec les douces paroles de l'apôtre mourant : Mes enfants, aimez-vous bien—comme s'il voulait montrer que la grande force, la dernière, la seule peut-être à laquelle il croie encore, la dernière et la seule, en tout cas, dont il veuille encore user, c'est la charité.

Réconcilier les églises séparées !—rêve de vieillard... et quelques uns sourient. Mais pourquoi ? il en a bien réconcilié d'autres. N'a-t-il pas réconcilié l'opinion des peuples avec la souveraineté et l'infaillibilité du pape ? Dans mainte patrie, n'a-t-il pas réconcilié les partis religieux qui la déchiraient encore mieux que les partis politiques ? N'a-t-il pas, lui, pape c'est-à-dire père des ouvriers, réconcilié la masse des travailleurs avec Celui—un travailleur aussi—dont il tient la place ? Et maintenant encore, n'est-il pas en train de réconcilier avec tout ce qu'il y a dans le monde d'intelligence, d'influence, de noblesse, une simple dévotion, le chapelet.

Non ce serait par trop étrange que l'on eût encore une illusion capable de faire sourire, quand on a gouverné le monde pendant dix huit ans, que dis-je ? le monde—l'Eglise !

Mais il y a des désirs et des espérances, que seule la foi vivace, ardente peut faire naître dans une âme, et que ceux-là seuls peuvent comprendre qui les éprouvent.

Donc, voilà le but. Le succès, il doit être cherché surtout par les prières et les supplications adressées à la toute puissance divine. C'est pourquoi Léon XIII, après

(1) Voir l'encyclique sur le Rosaire. Septembre 1893.

nous avoir demandé en juin dernier d'invoquer l'Esprit Saint, nous demande aujourd'hui, et pour tout ce mois d'octobre, d'invoquer la Vierge Marie par le Rosaire. Nous avons, dit-il, de puissants motifs pour confier avec la plus grande espérance à sa protection nos projets et nos vœux.

Et voici que, clairement, sans un nuage, sans une subtilité, se détache radieuse la figure de Marie, MÈRE DE LA FOI. Dans ces pages lumineuses, où l'intelligence est entraînée insensiblement aux plus pures conceptions, on sent l'inspiration d'un amour très tendre, d'un amour pénétrant dont la secrète ardeur purifie l'intelligence : les pensées claires viennent du cœur.

L'unité de la foi par le Rosaire de Marie !—nous ne voyons pas le lien qui unit ces deux termes—nous voyons seulement que s'il peut exister quelque rapport entre eux, c'est un rapport de disproportion : l'humilité invraisemblable du moyen et la difficulté presque insurmontable de l'œuvre. Mais, dans les choses de Dieu, est-ce qu'il n'y a pas toujours, pour notre esprit, une disproportion ?

Le lien, il est très simple à trouver.

C'est par Marie que la foi descend, pure, dans nos cœurs, c'est par Marie encore que la foi est manifestée et répandue dans le monde entier. C'est donc par elle que se fera l'unité de la foi, c'est-à-dire sa permanence dans la pureté, malgré sa diffusion.

La foi descend dans nos cœurs comme tous les autres dons de Dieu par l'intermédiaire de Marie, car Marie est la dispensatrice des dons de Dieu. Elle se plaira donc à répandre sur nous les grâces qu'elle-même a possédées davantage, celles qui l'ont rendue glorieuse et bienheureuse. C'est pourquoi Marie qui a possédé dans son sein et qui a donné au monde *l'auteur de la foi*, Marie qui a été saluée de ce cri : *Ah ! heureuse es-tu, toi qui as cru !* Marie verra sur nous, abondante et pure, cette lumière de la foi qui seule nous fait connaître son Fils bien aimé, qui seule nous fait voir en elle notre mère.

C'est par elle encore que la foi se manifeste au monde :

C'est elle qui a donné et consolidé le *sceptre de la vraie foi*, et elle n'a cessé de s'employer à maintenir parmi les peuples, ferme, intacte et féconde, la foi catholique.... Grâce à son impulsion et à son appui, des hommes éminents en sainteté et en zèle apostolique, se sont levés pour repousser les efforts des méchants, pour ramener et exciter les esprits à la piété de la vie chrétienne.

Puissant à lui seul comme un grand nombre, Dominique de Gusman se consacra à cette double tâche, ayant mis avec succès sa confiance dans le Rosaire de Marie. Et personne ne peut mettre en doute quelle grande part a la Mère de Dieu dans les services rendus par les vénérables Pères et Docteurs de l'Eglise, qui ont travaillé avec un zèle si remarquable à la défense et à la manifestation de la vérité catholique.

Aussi l'église, reconnaissant l'action unique et toute puissante de Marie dans la défense de la pureté et de l'unité de la foi, la salue comme le fondement de la foi, le rempart de l'Eglise, et l'invite à célébrer elle-même ses victoires : Réjouis-toi, Vierge Marie, parce que, seule, tu as détruit toutes les hérésies dans le monde entier.

Voilà l'argument simple et fort, sur lequel Léon XIII appuie son espérance. La conclusion de cet argument, elle ne peut être qu'un cri d'enthousiasme, un élan irrésistible de confiance et d'abandon à l'action de Marie : *Mariæ fidendum ! Mariæ supplicandum !*

Il faut se confier à Marie, il faut supplier Marie ! que ne pourra-t-elle pas pour réaliser par sa puissance ce relèvement si désirable de la religion, qui mettrait les esprits d'accord par la profession de la même foi dans toutes les nations chrétiennes et qui unirait les volontés par le lien de la charité parfaite ?... Combien ne voudra-t-elle pas déployer de tendresse et de prévoyance soit pour alléger les longues fatigues que ce souci impose à l'Eglise, l'épouse du Christ, soit pour réaliser dans la famille chrétienne ce bienfait de l'unité qui est le fruit insigne de sa *maternité*.

Et maintenant qu'il a semé parmi les fidèles la parole qui ranime la foi et ravive la charité, plus doux encore que jamais, Léon XIII se tourne vers les nations dissidentes et il leur tend la main : cette main armée du seul Rosaire, elle a déjà conduit le monde des fidèles aux pieds de Marie — elle voudrait y conduire encore le monde des infidèles.

C'est pourquoi Léon XIII est si insinuant et si pressant, à la fois, quand il rappelle aux chrétiens dissidents tous les titres qu'ils ont gardés à la protection de Marie :

C'est d'abord le concile d'Ephèse qui donna un si magnifique exemple de l'antique unité.

La souveraine communauté de foi, la participation aux mêmes sacrements qui unissait alors l'Orient et l'Occident parut s'affermir avec une fermeté singulière et briller d'une gloire plus pure, lorsque les Pères du Concile, ayant régulièrement sanctionné le dogme qui déclare la *sainte Vierge Mère de Dieu*, la nouvelle de cet événement sortant de la très religieuse cité transportée de joie, remplit tout l'univers chrétien de la même allégresse.

Ce sont ensuite les Pères d'Orient qui, dans leurs écrits, ou dans les liturgies qu'ils ont données à leurs Eglises demandent à Marie *d'affermir la foi, d'unir entre*

elles les Eglises, et d'inspirer le même esprit à toutes les Eglises.

Ce sont encore tous les travaux, tous les efforts accomplis, par les nations dissidentes, à la gloire de Marie :

C'est à elles que l'on doit pour beaucoup la propagation et l'accroissement de son culte : c'est chez elles qu'ont vécu de remarquables apologistes et défenseurs de sa dignité, des panégyristes illustres par l'ardeur et la suavité de leur éloquence, *des impératrices très agréables à Dieu*, qui ont imité l'exemple de la vierge très pure, l'ont célébrée par leur munificence, et ont élevé, en son honneur, des édifices et des basiliques avec une pompe royale.

Enfin, ne voulant rien oublier de tout ce qui peut persuader les cœurs en apaisant et en charmant les esprits, le Saint Père rappelle encore le pieux symbole de paix et d'union que nous offrent ces nombreuses images de la Vierge qui ont été rapportées d'Orient en Occident, surtout en Italie et à Rome, et qui, pieusement recueillies, ont été jusqu'à ce jour l'objet d'un respect souverain.

De droit et de fait, Marie est ainsi Mère de la foi et principe de l'unité catholique. Allons donc à elle par la prière, surtout par cette prière qui, plus que toutes les autres, nourrit notre foi et la préserve de l'erreur, le Rosaire.

Car, chaque fois que, en prière devant elle, nous déroulons sa sainte couronne, selon le rite, nous nous remémorons l'œuvre admirable de notre salut, en sorte que nous repassons en esprit, comme si la réalité était devant nos yeux, chacun des actes par la suite et l'accomplissement desquels la Mère de Dieu est devenue aussi notre Mère.

C'est en rappelant à Marie cette double dignité de mère de Dieu et de mère des hommes que le Rosaire est une prière particulièrement opportune pour plaider auprès de Marie la cause de nos frères dissidents.

Car ceux qui sont du Christ, Marie ne les a enfantés et elle ne pouvait les enfanter que dans une même foi et dans un même amour ; car *est-ce que le Christ est divisé ?* . . . Tous ceux donc que le triste malheur des temps a séparés de cette unité, il faut que cette même Mère qui n'a cessé d'être accrue par Dieu dans la perpétuelle fécondité d'une sainte progéniture, les enfante en quelque sorte de nouveau à Jésus-Christ. . . Plaise à Dieu qu'eux-mêmes ne refusent pas de seconder les dispositions de leur miséricordieuse Mère, et que, songeant à leur salut, ils écoutent cette douce invitation : *Mes petits enfants, vous que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.*

Quel cœur si brisé, quel courage si affaîssé ne se ranimerait à ces flammes d'espérance que Léon XIII avive du souffle de sa grande âme ! Ah ! c'est un beau spectacle, mais aussi un contraste bien instructif, de voir le monde entier, le monde sceptique au déclin d'un siècle sceptique, s'ar-

rêter de railler et de sourire, s'arrêter même dans l'activité fébrile et intéressée de sa vie positive, pour écouter un vieillard d'un autre âge lui raconter ses vues, ses espérances, ses rêves—lui dire qu'il a conçu une œuvre gigantesque que des siècles n'ont pu faire et que lui il fera, lui, si près de la tombe, avec la seule puissance de son pauvre Rosaire. Le monde s'étonne ; il écoute sans trop comprendre.

Mais lui, le Pontife, se souvenant des antiques victoires du Rosaire, il a confiance dans la victoire de demain. Quand il s'est agi d'écraser l'Albigeois, Montfort et ses chevaliers luttèrent longtemps et vaillamment : mais la victoire ne fut définitivement à leur épée qu'au jour où Dominique de Gusman se leva et prit en main le Rosaire de Marie, et, de ce jour, on n'a plus entendu parler d'Albigeois.

Pour qu'on n'entende plus jamais parler de schisme ni d'hérésie dans l'Eglise, Léon XIII égrène son Rosaire—car il sait que si c'est la main de Marie qui rapproche les églises séparées, jamais plus une autre main ne pourra briser l'unité de la foi dans l'Eglise catholique.

Verra-t-il son œuvre achevée ? Hélas ! qui donc, ici bas, a jamais achevé son œuvre ? Là bas, vers Patras, symbole d'union entre les églises d'Orient et l'église d'Occident, une basilique à la Vierge du Rosaire s'élèvera bientôt. Un autre monument s'élèvera en même temps, qui sera la gloire immortelle de Léon XIII, l'édifice majestueux de l'unité catholique.

Si celui qui a conçu cette vaste pensée ne doit jamais la voir réalisée, du moins la première pierre de l'édifice, celle de la base, aura été celle de son tombeau.

L. R.

3. Q.—Peut-on bénir des chapelets en verre ?

R.—Oui, si c'est un verre solide et compacte. Sont exclues les matières trop viles ou trop fragiles : l'étain, le verre creux. Le fer longtemps prohibé, a été autorisé par un décret du 14 mai 1855.

4. Q.—Quand on fait bénir un chapelet faut-il réciter un chapelet pour le prêtre qui a donné cette bénédiction ?

R.—Non cela n'est pas nécessaire mais c'est une chose qui convient. Le prêtre donnant gratuitement cette bénédiction, c'est un témoignage de reconnaissance que de réciter pour lui un chapelet.

PANÉGYRIQUE DE ST-DOMINIQUE.

prononcé dans l'Eglise N. D. du Rosaire par le R. P. Wucker, des Pères de la Miséricorde de New-York.

(suite et fin)

Mais qui donc attirait les maîtres eux-mêmes et les retenait dans la froide cellule, devant la table grossière et sur la rude couche du couvent ? qui gardait leur âme paisible et sereine au milieu des agitations où leurs travaux les appelaient, humble et circonspecte devant les applaudissements qui les accueillaient ? C'était le souvenir du Père qu'ils laissaient derrière eux quand ils partaient pour les différentes missions. La physionomie d'abord les avait séduits et comme les Apôtres jadis se disaient : Allons voir Jésus, eux se disaient entre eux : allons voir Dominique, et voir Dominique une fois c'était vouloir le voir toujours.

Que n'ai-je le pinceau de Léonard de Vinci pour esquisser cette belle tête de Dominique, pour peindre toute sa personne qui tant attirait les sympathies des foules. Il était, dit la Sœur Cécile, de taille moyenne, mais fine, son visage était beau et plutôt riche en couleur ; ses cheveux et sa barbe étaient d'un clair rayonnant et ses yeux remarquablement doux. A son front semblait briller une lumière vive qui commandait le respect, la vénération. Il était toujours d'un caractère aimable. Il avait les mains longues et blanches et la voix sonore, noble et musicale, et sainte Catherine ajoute qu'il était le portrait vivant de Notre Seigneur Jésus-Christ, lui-même, son portrait dans sa chair, mais surtout son portrait dans son âme, cette âme si compatissante et si dévouée aux pauvres pécheurs que son amour pour eux devenait une passion ; cette âme si unie à Dieu dans une prière ininterrompue que rien ne pouvait troubler sa parfaite quiétude ; cette âme si sereine dans une vie si agitée ; cette âme si humble devant les prodiges que sa puissance miraculeuse opérait, cette âme si tendre qu'il sacrifiait son sommeil, pour veiller, en mère aimante, sur le repos des siens, cette âme si forte et si courageuse qu'il n'avait qu'une crainte : ne pas assez faire pour son Dieu.

J'ai vu, dit Sainte Catherine de Sienne, j'ai vu le Fils

de Dieu sortir de la bouche de son Père et j'ai vu Dominique sortir de son cœur et une voix frappa mes oreilles de ces paroles : Voyez, ma fille, j'ai engendré ces deux fils, l'un par la nature, l'autre par adoption. De même que mon fils naturel m'a été obéissant jusqu'à la mort, ainsi m'a été obéissant en toutes choses mon fils d'adoption ; et de même que mon propre fils a prêché l'Évangile, s'est dépensé pour les âmes et a envoyé ses disciples continuer son œuvre, ainsi fait mon fils d'adoption, qui est le ministre de ma parole, qui se sacrifie pour les pécheurs et qui envoie ses enfants remplir la même mission dans le monde entier : c'est pourquoi je le compare à mon fils naturel et je l'aime comme lui.

En 1221 Dominique quitta Bologne où le second Chapitre Général de l'Ordre venait de se tenir, pour aller à Venise, en visite d'affaires auprès du Cardinal Légat de la Lombardie. Avant de quitter la ville il voulut faire ses adieux à quelques prêtres, ses amis intimes. Ayant dit quelques paroles sur la vanité des choses de la terre, il ajouta dans une inspiration prophétique : Vous me voyez en bonne santé aujourd'hui ; mais croyez moi, avant la fête de l'Assomption j'aurai quitté ce monde pour aller à mon Dieu. L'esprit qui parlait en lui ne disait que trop vrai.

Il fit son voyage à pied, ne s'arrêtant que pour prêcher dans les villes et villages qu'il traversait.

Quand il revint on remarqua un grand changement dans son apparence. On lui conseilla le repos, mais il insista pour ne pas l'accepter et ne voulut omettre aucun des exercices de la communauté. Il assista à l'office de la nuit après lequel il prolongea, comme de coutume ses prières jusqu'au matin. Cependant il fut obligé de céder à la violence de la peine et, refusant le lit sur lequel on voulut l'étendre, il se fit coucher par terre sur une rude toile. En présence de douze de ses religieux il voulut faire une confession générale de toute sa vie ; puis toute la Communauté vint l'entourer de son affection et voici le testament sublime qu'il leur dicta : Persévérez en servant Dieu avec ferveur et appliquez-vous à propager l'Ordre qui est à son aurore. Vivez saintement en observant vos règles et croissez en vertu. Servir Dieu c'est régner, mais il le faut servir de tout son cœur. Pratiquez la cha-

rité, conservez l'humilité et que votre trésor soit la pauvreté volontaire.

Il murmura alors des prières, recommandant à la Sainte Vierge les fils qu'il allait laisser et une pieuse tradition rapporte que Marie lui apparut lui promettant qu'elle ne leur retirerait jamais sa protection. Enfin au jour du 4 Août pendant que les frères agenouillés demandaient aux anges de descendre et de venir à la rencontre de leur Père vénéré, Dominique étendit les bras vers le ciel et expira.

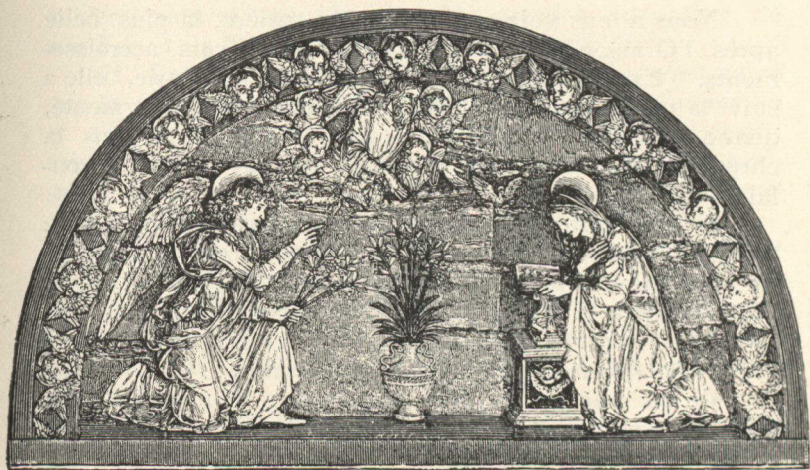
Dominique a expiré ; mais il n'est pas mort et il ne mourra jamais. Il est né pour les siècles et c'est seulement quand la dernière heure du dernier siècle aura sonné qu'il entrera dans l'Eternité complètement ; jusque là il appartient à la terre, plus encore que pendant sa vie parmi les hommes, comme Jésus-Christ lui-même à commencé à lui appartenir réellement quand, sur la croix, étendant les bras comme Dominique, il expira. Jésus, François et Dominique ont célébré trois noces mystiques qui sont les gages de leur durée et de leur survivance à tout évènement humain. Jésus dans l'union hypostatique de sa divinité avec son humanité ; François dans ses épousailles avec la sainte pauvreté et Dominique dans les fiançailles de la foi avec la raison. La foi est à la tête de cette communauté, la foi en est la tête, la tête qui inspire, la tête qui éclaire, la tête qui conseille, la tête qui dirige, la tête qui protège, la tête qui gouverne, la tête qui commande, le tête inébranlable et infaillible et la raison en est le cœur, le cœur où les inspirations de la tête se méditent, où les lumières de la tête se reflètent, où la direction de la tête s'imprime, où les conseils et les ordres de la tête s'exécutent, de sorte qu'elles sont la foi et la raison, comme deux éternels fiancés, s'acheminant la main dans la main et échangeant dans toutes circonstances des secours mutuels, la foi protégeant la raison contre les égarements inévitables et la raison mettant la foi à une portée plus accessible et c'est Dominique qui a béni ces fiançailles, qui a passé au doigt de la raison l'anneau sacré de la foi par lequel celle-ci donne à celle-là secours et protection et celle-là promet à celle-ci soumission et service. Voilà sa grande œuvre, sa belle œuvre l'œuvre indestructible qui attache l'immortalité à son nom : mettre l'Evangile en regard de toutes

les lumières, de toutes les hauteurs, de toutes les profondeurs, de toutes les sublinités des sciences de l'homme, pour montrer que ces lumières ne sont qu'un reflet des lumières de l'Évangile, que ces hauteurs sont dominées par les hauteurs de l'Évangile, que ces profondeurs sont à portée de mains d'enfant comparées aux profondeurs de l'Évangile, que ces sublinités perdent leur nom à côté des sublinités de l'Évangile. Quelle vaste entreprise, quel travail gigantesque: être à l'affût, sans cesse pour que rien ne se pense, rien ne se dise, rien ne s'écrive, rien ne se fasse de vrai, de beau ou de bien sans que Dominique vienne avec son Évangile, l'ouvre à la page précise, indique un verset et s'écrie: vous l'avez copié de lui et chante ensuite un chant d'actions de grâces au Christ exemplaire de toutes choses.

Merci, mon Dieu, d'avoir envoyé Dominique votre serviteur pour nous mieux faire connaître votre fils en l'humanisant davantage et nous le rendre ainsi plus nécessaire dans la pratique de la vie. Bénissez en ce jour les enfants du grand Patriarche afin que l'esprit de leur Père ne les abandonne jamais, ni que sa charité se refroidisse en eux; bénissez le vénérable et vénéré Pontife de l'Église qui porte le nom d'un de vos illustres enfants, afin que la paternelle affection dont il entoure les fils de votre grand serviteur lui devienne une source de joie et de bienfaits des cieus; bénissez la congrégation qui m'écoute pour que les leçons et les exemples des enfants de Dominique tombent dans leur cœur en semence de foi et de piété; bénissez celui qui a bégayé les louanges de votre Apôtre pour qu'il prêche comme lui, l'Évangile de votre Fils avec amour et charité, et donnez-nous à tous cette tendre piété de Dominique pour Marie, la douce Mère du Sauveur, afin que son Rosaire nous enchaîne à Elle et Elle à nous aujourd'hui, demain et à l'heure de notre mort.

5. Q.—Peut-on faire attacher à un chapelet plusieurs bénédictions, par exemple celles du Rosaire, des Croisiers et de Sainte-Brigitte?

R.—Oui, cela est tout à fait certain, comme l'a déclaré la S. Congrégation des indulgences, le 29 février 1820.



HISTOIRE DE L'AVE MARIA.

Beaucoup de fidèles croient que la Salutation Angélique, telle que nous la récitons, remonte aux premiers siècles de l'Eglise. Dans cette ignorance fort excusable, ils se représentent les grands serviteurs de Marie, saint Ephrem, saint Jean Damascène, saint Bernard et saint Dominique laissant tomber tour à tour, de leurs lèvres émues notre Ave Maria composé du salut de l'ange, du cri d'Elizabeth et de l'invocation finale acceptée et autorisée par l'Eglise.

La vérité est que la liturgie, comme le dogme, a son progrès extérieur : elle se déploie, elle se développe suivant les lois d'une admirable Providence.

Immuable sans être immobile, l'Eglise catholique traverse les siècles en portant autour de son front toujours majestueux et toujours jeune la double auréole d'une institution éminemment conservatrice et éminemment progressiste. Sur un fond qui ne change pas, elle exécute des évolutions merveilleuses en harmonie avec les besoins nouveaux des âmes qui lui sont confiées : ainsi les ouvrières en soie retracent, sur une trame identique et sur un canevas uniforme, mille sujets différents qu'elles encadrent d'arabesques aussi variées que gracieuses.

Cette loi du progrès est visible, manifeste, éclatante dans la composition successive de l'Ave Maria.

Nous allons voir comment cette prière, la plus belle après l'Oraison dominicale, a reçu ses divers accroissements. Expression fidèle de la dévotion à Marie, elle a suivi la même marche : Elle s'est accrue, elle a augmenté, quand la dévotion à Marie a grandi elle-même dans la chrétienté, devenant avec le temps de plus en plus populaire.

L'Ave Maria se compose de trois parties différentes : l'ange a salué Marie ; visitée par Marie, Elizabeth a poussé un cri d'admiration et l'Eglise a ajouté, longtemps après, l'invocation à la Vierge sainte, à la Mère de Dieu.

I. *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

Ce fut par ces paroles jusqu'alors inouïes dans les annales de l'humanité que l'archange Gabriel salua la jeune Vierge de Nazareth.

Cette salutation incomparable à été nommée angélique ; on pourrait aussi bien l'appeler divine, car un ambassadeur, chargé d'une importante mission, ne parle pas en son nom : il parle au nom de son souverain et, en matière grave, il emploie les termes mêmes que son roi lui a dictés. Or, le souverain qui a envoyé à Nazareth l'un de ses archanges, c'est le Très Haut, le Tout Puissant, Dieu lui-même.

La première partie de l'Ave Maria vient donc du ciel c'est un rayon sorti du trône de la divinité ; c'est une voix qui procède directement du Verbe éternel ; c'est un message d'amour adressé par l'Esprit Saint à une créature privilégiée. Des accents si sublimes, une félicitation si auguste, l'assurance d'une si grande sainteté et l'annonce d'une si haute destinée jetèrent l'humble Vierge dans le trouble et l'anxiété. L'archange dissipa ce trouble et cette anxiété en expliquant à Marie l'ineffable mystère que Dieu allait accomplir en elle avec son consentement.

Le doux nom de Marie : "*je vous salue Marie*" a été ajouté à la salutation de l'ange dès le premier siècle de l'Eglise. Dans une liturgie ou recueil de prières datant de cette époque, nous trouvons la formule suivante : Je vous salue, Marie, pleine de grâce. L'archange n'avait pas eu besoin de le nommer. Marie était à genoux devant lui, faisant sa prière au milieu de la nuit. Les fidèles de la primitive Eglise ne possédant plus Marie sur la terre,

allaient naturellement la chercher au ciel à la droite de son Fils et ils lui disaient : *Je vous salue, Marie.*

II. La deuxième partie de l'Ave Maria n'est autre que la vive exclamation de reconnaissance, d'admiration et d'étonnement poussée par Elizabeth au moment où, saluée la première par Marie, elle sentit son enfant tressaillir dans son sein et son âme, à elle, se remplir soudain des lumières et de l'onction de l'Esprit Saint.

Illuminée d'une clarté prophétique et transportée de ferveur en présence de Marie et sous l'action mystérieuse de l'Enfant divin qui vivait dans sa mère et de sa mère depuis trois mois, Elizabeth profondément émue, salua à haute voix et la Mère et l'Enfant. Dans ce cri véhément, elle dit :

Vous êtes bénie entre toutes les femmes et il est béni, le fruit de vos entrailles.

Sous l'empire d'une forte passion ou d'une émotion poignante, l'âme s'exprime par un geste, par un mot, par un cri. Sans calcul comme sans effort, elle se livre ainsi tout entière. Une exclamation lui suffit. C'est le jet d'un cœur trop petit pour le sentiment qui l'a saisi, envahi, transporté et qui en déborde : ainsi l'eau s'élève et jaillit sous la pression de l'atmosphère pour éclater en une source puissante.

De même, Elizabeth laissa éclater l'émotion de son cœur et en deux mots, elle publia, elle célébra, elle chanta deux mystères, la Maternité de Marie et l'Incarnation du Fils de Dieu.

Jusqu'en 1196, les fidèles honoraient la sainte Vierge suivant les formules que préférait leur piété. Les uns se contentaient de redire la Salutation Angélique ; d'autres y ajoutaient le salut d'Elizabeth. Aucune prescription des papes ou des évêques n'avait encore paru à ce sujet. Ce fut Eudes, évêque de Paris, qui, en 1196, ordonna le premier à ses diocésains d'unir désormais les deux salutations évangéliques. Cet usage se répandit promptement dans d'autres diocèses de France et de là dans l'Eglise entière.

Lorsque saint Dominique établit, en 1208, sous l'inspiration de Marie la dévotion du Rosaire, l'Ave Maria ne comprenait encore que les deux salutations de l'ange et d'Elizabeth unies ensemble.

Vers 1258, saint Thomas d'Aquin composa quelques

pages sur la salutation angélique. Court, profond et substantiel comme les autres écrits de l'angélique docteur, ce commentaire s'arrête au dernier mot de l'acclamation d'Elisabeth : " benedictus fructus ventris tuis " le nom de Jésus n'y avait pas encore été ajouté.

En 1263, le pape Urbain IV prescrivit cette adjonction. Désormais, grâce à cette heureuse innovation, on trouvait le nom de Jésus rapproché du nom de Marie. Les enfants de Dominique, si dévots à la pratique du Rosaire, avaient contribué à cette insertion sollicitée par une piété pleine de délicatesse : benedictus fructus ventris tui, *Jesus*.

III. La troisième partie de l'Ave Maria est une formule déprécatrice ; c'est une prière proprement dite ou invocation adressée à Marie.

Au XVe et au XVIe siècles les fidèles de divers diocèses ajoutèrent à la salutation angélique les paroles suivantes :

Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs. Cette touchante invocation parlait à la piété des peuples. Saluer, glorifier, exalter la sainte Vierge avec l'ange et avec sa cousine Elisabeth, c'était assurément la meilleure louange qu'on pût lui décerner. Mais pourquoi, puisqu'elle est si grande et si puissante, ne pas lui demander quelque chose ? Une reine n'aime-t-elle à faire des heureux en prodiguant ses faveurs et ses présents ?

Ainsi raisonna, avec sa justesse instinctive, le cœur des multitudes croyantes.

Et d'ailleurs, ces paroles de l'invocation rappelaient comme un écho fidèle, les acclamations qui avaient retenti à Ephèse, en 431, après la proclamation dogmatique de la Maternité divine de Marie. Saint Cyrille d'Alexandrie le grand orateur du concile œcuménique d'Ephèse avait combattu ardemment l'impiété de Nestorius. Marie venait d'être proclamée Mère de Dieu à la face du ciel et de la terre. L'intrépide et éloquent évêque laissa alors éclater sa joie et sa piété, dans un admirable discours. Les expressions suivantes : " Sainte Marie, Mère de Dieu, toujours vierge, nous vous saluons... Sainte Marie, priez pour nous " furent accueillies du peuple avec un véritable enthousiasme.

Redites dans le cours des siècles par quelques âmes isolées, ces paroles furent adoptées au XVIe siècle par la

foule de plus en plus attachée à la sainte Vierge. Unies à la salutation angélique, elles s'élevèrent dès lors vers son trône comme un concert harmonieux de prières et de supplications.

Encore un pas et nous aurons l'Ave Maria dans son intégrité ; nous l'aurons tel qu'on le récite depuis plusieurs siècles. Ce pas, il fut franchi quand les disciples de saint François d'Assise eurent fait prévaloir et régner dans l'Eglise l'usage de terminer l'Ave Maria en disant :

Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Témoins heureux de cet accroissement de la dévotion à Marie, les papes et les évêques approuvèrent cette formule qui en était le fruit direct et la sincère expression.

Il était réservé à un pape de l'ordre de saint Dominique de fixer définitivement la teneur de l'Ave Maria. Saint Pie V, le pape du rosaire qu'il devait voir triompher si glorieusement à Lépante, promulgua en 1568 la nouvelle édition du bréviaire romain. Il y inséra la formule décisive et authentique de l'Ave Maria. C'est l'Ave Maria tel que nous le récitons actuellement.

Telle est, d'une manière succincte, l'histoire de l'Ave Maria depuis l'heure de l'Annonciation jusqu'à l'heure présente.

Au spectacle de ce progrès de l'Eglise dans la liturgie, je trouve sous ma plume une pensée du Père Lacordaire. La devise de l'Eglise catholique n'est pas la devise des chartreux : " Stat crux dum volvitur orbis." La croix se tient immobile pendant que le monde roule et avance. Avec l'illustre orateur, je préfère cette devise : " Incedit crux dum incedit orbis." La croix ou l'Eglise avance en même temps qu'avance le monde.

Plus justement encore, l'Eglise catholique est faite à l'image de la sagesse incréée. Elle est stable, elle est permanente en elle-même : " Stabilis, in se permanens." Mais en demeurant ce qu'elle est dans son fonds inaltérable, elle renouvelle toutes choses : " omnia innovat " et elle est plus rapide que tous les coursiers, plus prompte que tous les mobiles : " omnibus mobilibus mobilior est." Sap. VII.—L'histoire de l'Ave Maria vient d'en fournir une nouvelle preuve.

FR ANTONIN MARICOURT, des Frères Prêch.

LA BIENHEUREUSE LUCIE DE NARNI.

Vierge dominicaine.

L'Ordre de Saint-Dominique célèbre le 16 novembre la mémoire d'une vierge italienne dont la légende compte parmi les plus merveilleuses et les plus authentiques de son histoire. Lucie de Narni est une de ces âmes en qui Adam semble n'avoir point péché et pour qui les lois communes de la nature paraissent ne pas exister. Chaque page de sa vie semble avoir pour but de renchérir sur la précédente, sans rien ôter aux surprises de celle qui suivra. Cependant, il faut le répéter, rien n'est plus authentique. Il ne s'agit pas ici d'une compilation sans critique, œuvre d'auteurs crédules, colligeant à une époque barbare les témoignages venus de trop loin pour être susceptibles de contrôle. Lucie de Narni vécut en Italie, en ce xvii^e siècle qui n'a jamais passé pour crédule, sous les yeux des hommes les moins suspects de légèreté ou d'ignorance, à Rome, à Viterbe, à Ferrare. Ses actes ont été recueillis par des témoins oculaires, étudiés et approuvés par des évêques et des papes, des princes et des savants. Il ne leur manque donc aucun caractère d'authenticité et de véracité.

Et c'est vraiment d'une légende qu'il s'agit : non de la légende décolorée que nous ont faite les *dénicheurs de saints* des derniers siècles, mais de la légende gracieuse et pleine d'édification que nous léguaient autrefois les vieux maîtres de l'hagiographie, de cette légende dont la vie de sainte Elizabeth par M. de Montalembert est un reflet et une rénovation.

Nous ne pouvons raconter au long tous les détails de cette vie si pleine des grâces et des faveurs du ciel les plus inexplicables. Nous emprunterons seulement à la première enfance de Lucie ce charmant récit :

« Chaque soir, Lucie et sa mère se rendaient à l'église de Saint-Augustin, située près de leur habitation, et là elles priaient longtemps devant une statue de marbre de Marie qui tenait Jésus sur le bras. Plus excitée qu'à l'ordinaire, une fois la petite fille, qui atteignait alors sa cinquième année, demanda à sa mère quelle était cette belle dame et ce bel enfant. C'est la mère de votre petit Christ, ré-

pondit celle-ci. Depuis cette révélation attrayante, Lucie conçut une telle dévotion pour cette statue, que, non contente de sa visite quotidienne, bien souvent elle allait la contempler, l'admirer, lui parler sans pouvoir jamais se rassasier. Un jour, à midi, l'église était vide, et la chère enfant, prosternée devant la Reine des anges, lui tressait avec ardeur la ravissante couronne des roses mystiques du Rosaire. Enhardie par la solitude, elle se plaît à lui dire : "Sainte Vierge, je vous aime de tout mon cœur. Oh ! que je vous aime ! Mais je vous aimerais bien davantage si vous vouliez me donner votre enfant. Je vous en conjure, accordez-moi cette grâce."

"A l'instant la statue s'incline avec ce sourire aimable qui captive la volonté divine. Marie, détachant de son sein le doux Jésus, le dépose sur les bras de Lucie, et, miracle étonnant ! il se transforme en un enfant vivant. Qui pourrait apprécier le parfum d'allégresse et de consolation dont cette âme virginale fut embaumée en ce moment ? Etreignant amoureusement ce riche trésor et sortant précipitamment de l'enceinte sacrée, l'heureuse petite, transportée d'une joie indicible, se dirigea vers sa maison. Plusieurs personnes la rencontrèrent, et, craignant qu'elle ne le blessât en le serrant trop fortement, se disposèrent à le lui enlever. Mais elle se défendit courageusement par ses pleurs et ses cris, et arriva victorieuse chez ses parents. Sa mère, surprise de la voir chargée de ce gracieux enfant, le lui saisit avec force, s'imaginant qu'elle l'avait enlevé furtivement de son berceau. La douleur de Lucie n'aurait pas été plus violente si on lui eût arraché le cœur. Elle tomba à demi-morte ; vains furent tous les efforts pour la ramener à la vie. A peine lui eut-on rendu l'enfant qu'elle reprit connaissance. Vivement elle monta à sa chambre et plaça le bien-aimé Jésus sur sa couchette. S'agenouillant, elle égrena son Rosaire avec une animation extraordinaire ; ensuite elle l'accabla de mille cajoleries passionnées. "Je vous en supplie, s'exclamait-elle, aimez-moi, protégez-moi. Voilà mon cœur il est tout à vous, je vous l'offre tout entier." Trois jours se passèrent dans ces aimables communications. Lucie, absorbée par son amour, ne pensa pas même à manger et à dormir. Il lui suffisait de jouir de son charmant Jésus. Ses parents inquiets essayèrent plusieurs fois de la forcer

à se nourrir et à se reposer, en feignant de lui ravir l'objet de ses préoccupations. Alors retentissaient des cris déchirants mêlés de larmes abondantes. A quel parti se résoudre ? La tourmenter c'était cruel ; tolérer le manque absolu d'aliment et de sommeil, c'était contribuer à l'altération inévitable de sa santé, et peut-être la conduire au tombeau,

“ Pendant des perquisitions actives furent exercées dans toute la ville pour savoir si aucun enfant n'avait été soustrait. Personne ne se présenta. Le bruit se répandit que l'Enfant Jésus de la Madone de Saint Augustin avait disparu. Mais, comme il était de marbre, on ne pensa pas que Lucie l'eût enlevé, celui qu'elle possédait étant vivant. La famille, anxieuse et confuse, attendait avec impatience le dénouement de cet accident inexplicable. La conservation de ce ravissant poupon et de la petite fille, tous deux privés de nourriture et de repos, était vraiment surnaturelle.

“ Enfin il plut à Dieu de divulguer les faveurs signalées départies à la petite Lucie. Après ces trois jours, tandis qu'elle s'endormait profondément, le divin Enfant alla reprendre sa place au bras de la statue. Elle s'éveille tout à coup, et, n'apercevant plus son cher et bien-aimé Jésus, elle éclate en sanglots et en exclamations douloureuses. “ Qu'on me le rende ! qu'on me le rende ! criait-elle avec désolation ; ah ! il est à moi, je le veux, je le veux ! ” Tous accoururent avec empressement. Ils la trouvèrent étendue à terre, baignée de pleurs et suffoquée par les sanglots. Que vous arrive-t-il ? lui demanda-t-on. Ah ! mon petit Enfant Jésus m'a été volé. On cherche ça et là dans tous les coins et recoins de l'appartement, mais inutilement. La stupéfaction se fit plus étonnante. Les gémissements et les plaintes de Lucie désolée ne cessaient pas. On ne savait plus comment la calmer, lorsque par hasard quelqu'un lui dit : Eh ! ma petite fille, probablement l'Enfant est retourné là où vous l'aviez pris.

“ Cette exclamation produisit un effet magique sur l'esprit de Lucie. Elle se lève avec vivacité et, fendant la réunion de ses parents et de leurs domestiques qui la suivent de loin, elle se précipite dans l'église de Saint Augustin, et court vers la statue de la sainte Vierge. Dès qu'elle aperçoit l'Enfant Jésus au bras de sa mère, ses la-

mentations et ses clameurs s'arrêtent instantanément. Tous les habitants de Narni, que la disparition du saint Enfant avait grandement agités, accoururent en foule pour admirer son miraculeux retour et féliciter les parents de Lucie sur le bonheur d'avoir une fille aussi ostensiblement chérie du Seigneur."

Est-il possible de rien trouver de plus aimable et de plus merveilleux ? Toute la vie de Lucie est pleine de traits semblables.

Il ne faut pas croire cependant qu'il y ait seulement lieu d'admirer dans cette vie extraordinaire : les saints sont toujours imitables. Jeune fille, épouse, religieuse, Lucie offre à l'imitation des vertus accessibles aux âmes les plus simples et les plus faibles. Sans doute il ne serait pas possible à tous de la suivre dans la voie par où Dieu la conduit vers la sainteté : une lecture rapide de sa vie le montre aux esprits même les plus inattentifs. Tous les saints ont un caractère spécial, auquel ne doivent point prétendre ceux qui cherchent à les imiter, à moins que Dieu ne leur ait donné des signes évidents d'une vocation semblable. Mais, à part ce caractère, la vie de Lucie est, comme la vie de tous les saints, une excellente exhortation à la pratique des vertus qui conviennent aux jeunes personnes et aux épouses dans le monde, aux religieuses dans le cloître.

Sa vie dans le monde ne fut qu'une longue suite de souffrances. Unie à un époux qui la traitait durement, qui la jetait en prison, elle conserva toujours la douceur, la paix dans son âme, et dans son corps la virginité qu'elle avait voué toute jeune à Jésus Christ—Quarante ans elle vécut dans les humiliations, les mauvais traitements, les calomnies, les moqueries, n'ayant d'autre consolation que la présence de Jésus qui, presque continuellement, venait converser avec elle.

Elle mourut en 1544 à l'âge de soixante ans. Lorsque l'on retrouva son corps à Ferrare, deux cents ans plus tard, on put constater encore sur cette chair que la corruption n'avait point atteinte les stigmates que le Christ Jésus y avait miraculeusement imprimés.

La ville de Narni conserve encore avec fidélité le culte et les reliques de son enfant. Heureuses les cités qui donnent au monde ces fleurs de grâce et d'amour !

LES ROSES DU ROSAIRE.

I

C'était une coutume généralement répandue parmi les fidèles, au moyen-âge, d'apporter à l'Eglise, les jours de fête, des fleurs que le prêtre bénissait et que l'on conservait dans les familles comme un souvenir de chaque pieuse solennité. Cette coutume charmante s'est perdue comme tant d'autres, et nous n'en trouvons plus de trace que dans les campagnes où l'usage existe encore d'offrir des fleurs au très-saint Sacrement le jour de la fête Dieu. Le prêtre fait toucher ces fleurs à l'ostensoir et les remet aux personnes qui les ont offertes, comme un mémorial de la bénédiction solennelle accordée par le Dieu du tabernacle aux fidèles pressés sur ses pas.

Cette coutume perdue avait, comme tous les usages d'autrefois, sa raison mystérieuse. Les fleurs sont pour tous les peuples un symbole de joie, et Dieu même semble avoir inspiré aux hommes l'idée d'associer les fleurs à leurs réjouissances. Au printemps, quand la terre célèbre la grande fête de sa rénovation, les fleurs sont le signe joyeux du complet triomphe de la vie sur la mort, de la saison riante et féconde sur le stérile et sombre hiver. L'homme fait comme Dieu : il sème de fleurs la route où s'ébattent la jeunesse, la joie, la force, l'espérance. Il chante ses plaisirs et ses triomphes, en se couronnant de fleurs ; et pour marquer que la mort même est seulement un passage, une introduction à la vie meilleure, il met des fleurs jusque sur les tombeaux.

II

Mais la fleur choisie par excellence pour exprimer la joie, celle que nous avons gardé la coutume d'apporter en nos églises dominicaines et de bénir en nos grandes solennités, c'est la rose. Plus que toute autre, la rose est la fleur de la joie. C'est en effet la fleur qui représente le mieux la jeunesse forte et promise à l'espérance. Quand le printemps revient, il fait d'abord entrouvrir, à l'ombre des buissons et jusque sous les dernières neiges, quelques fleurs, aux couleurs mélancoliques et aux parfums attristés ; essai d'une vie incomplète encore et qui semble s'effrayer d'elle-même. Mais quand le ciel s'est fait plus bleu, le

rayon plus chaud, la brise plus tiède, la terre plus verte, la rose apparaît, comme un symbole de la jeunesse complète et voisine de la virilité, de l'espérance qui touche au but, de la vie pleine et sûre de sa fécondité. C'est donc la rose qu'il convenait de choisir pour l'associer à nos réjouissances chrétiennes, à ces fêtes qui sont toujours jeunes et comme le prélude des joies sans fin ni mesure auxquelles nous aspirons. Mais nous avons encore, nous autres fils de la Reine du Rosaire, une autre raison de choisir la rose pour signe de notre joie : La rose est la fleur des vierges et la fleur des martyrs.

III

C'est la fleur des vierges. Rien au monde ne parle mieux d'innocence et de pureté que la rose parée de sa candeur immaculée, protégée de ses épines, et répandant autour d'elle son doux parfum. Belle à toutes les heures de sa courte vie, elle est belle surtout à ses premiers instants, lorsque voilée à demi par les tendres feuilles qui semblent lui faire un berceau, elle ouvre craintive et pudibonde sa corolle virginale, où pénètre à peine et comme purifié le rayon tombé du ciel. Plus tard, vierge et ne découvrant qu'à regret les chastes attraits de son cœur, elle fait succéder à la candeur de l'enfance la candeur de l'adocescence : c'est l'heure où tous les regards la caressent, où la main tremble de l'approcher de peur de la flétrir. C'est l'heure où s'entassent dans sa corolle les perles de la rosée, moins pures et moins transparentes que ses pétales : l'heure où la lumière ne parvient jusqu'au centre de la douce fleur que pour la faire rayonner davantage et en dégager de plus suaves émanations.

Vêtue de blancheur sans tache ou colorée de l'incarnat fragile qui lui donne son nom, elle est toujours la fleur des vierges, la fleur dont on couronne les premières communiantes, les jeunes filles vouées à Marie, au jour de ses solennités ; la fleur qui pare le blanc cercueil des vierges ; la fleur dont on couronnerait le berceau des petits-enfants, s'ils n'étaient eux-mêmes les plus belles et les plus pures des fleurs.

La rose s'entoure d'épines : leçon qui nous rappelle la garde austère dont il faut entourer la pudeur. La main qui veut sans prudence cueillir la chaste fleur sur sa tige épineuse se retire ensanglantée. De même il convient



LA PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE
(21 Novembre.)

Titien

d'opposer à ces mains imprudentes, dont l'approche froisse et ternit les fleurs de l'âme, ces épines intelligentes de la vigilance et de la fermeté chrétiennes. Tacite disait des femmes germanes, qu'elles vivaient gardées par leur pureté comme par une haie d'épines : *Circumseptæ pudicitia vivunt*. Ainsi doivent vivre les âmes en qui Dieu a bien voulu sauvegarder l'innocence. S'il est permis de les approcher trop facilement, si le souffle mauvais ou l'atteinte indiscreète peuvent sans obstacle aborder la fleur fragile, elle sera bientôt flétrie. Et pour elle la flétrissure, c'est la mort.

On s'étonne quelquefois de la rapidité foudroyante avec laquelle tombent des hauteurs de leur innocence, des âmes que l'on admirait sans presque oser les aimer ! Hélas ! il n'y a rien d'étrange à ces décadences soudaines. La rose n'avait pas d'épines ! Il était trop facile de l'atteindre et la voilà maintenant effeuillée !

IV

La rose n'est pas seulement la fleur des vierges : c'est aussi la fleur des martyrs.

La vie de l'homme est un combat sur la terre, a dit la Sainte-Ecriture : combat auquel la palme est assurée seulement par la victoire. Et cette victoire remportée sur l'échafaud, ou conquise dans le labeur opiniâtre de la vie commune est toujours une victoire sanglante. Il faut avoir étreint son cœur d'une compression douloureuse et qui en ait fait jaillir des larmes pour avoir le droit de se croire victorieux. Et les larmes sont encore du sang, le sang qui teint les roses de l'innocence conservée ou reconquise. Quand la vierge Cécile fit voir à son époux Valérien les couronnes que leur destinait le ciel, il aperçut des tresses de roses blanches et rouges descendre sur leurs fronts. L'Eglise a retenu la leçon et pose au front de ses vaillants par excellence, des martyrs vainqueurs par le sang répandu, des roses rouges en guise de laurier. Le laurier se fane et n'est plus bon à rien qu'à jeter au feu. Mais la rose garde jusque dans sa ruine un reste de sa couleur et de son parfum d'autrefois. Et d'ailleurs, à cette jeunesse nouvelle, à cette vie seconde que Dieu donne à ses martyrs, s'il convient d'offrir les roses, symbole de vie et de jeunesse, ce sont des roses qui, comme cette vie

et cette jeunesse, ne peuvent plus se flétrir. Elles gardent éternellement la pourpre qui les teint et qu'elles ont prise dans le sang épanché devant le Seigneur.

V

La rose est donc la fleur qui convient surtout à nos fêtes ; puisque nos solennités à nous sont surtout les fêtes de Marie, la reine des vierges et des martyrs. La Sainte-Ecriture a choisi pour elle ce symbole, et l'Eglise a conservé dans les louanges qu'elle lui donne l'appellation biblique ; *Rosa mystica*. Marie est la parure du Carmel, cette rose dont les fleurs sans nombre embaumaient jadis les pentes du mont sacré, et dont les parfums montaient vers le ciel, aux yeux du prophète, comme un léger nuage. Elle est encore la rose de Jéricho, cette fleur merveilleuse qui garde dans la mort son pouvoir de remettre aussi belle et parfumée qu'en des plus beaux jours, dès qu'un peu d'eau limpide en a touché la tige.

Mais si la rose est à bon droit la fleur des fêtes de Marie, elle est surtout la fleur qui convient à la fête du Rosaire, et nulle autre ne pourrait mieux nous rappeler les joies si pures, les douleurs si poignantes, le triomphe si glorieux de la très-sainte Vierge.

Qui fut plus chaste que Marie, et à qui conviendrait mieux la rose blanche des premiers mystères ? Qui fut plus douloureuse et à qui donnerons-nous de préférence la rose sanglante des mystères douloureux ! Qui est maintenant plus glorieuse et à qui porterons-nous avec de plus joie et de respect les roses mélangées des mystères glorieux ? C'est donc avec raison que nous apportons ces fleurs au pied de l'autel, et que le prêtre les bénit. Elles sont maintenant dans nos mains le signe de l'hommage que nous rendons à Marie : revenus dans nos maisons, nous les aurons devant les yeux comme un mémorial de l'union contractée avec cette divine Mère, et des bénédictions qu'elle a répandues sur nous en ce jour.

VI.

Elles se faneront comme se fanent toutes les fleurs de la terre. Mais l'enseignement qu'elles ont donné ne passera pas avec elles. Nous aurons toujours devant les yeux cette leçon de candeur et de prudence, de sacrifice et de persévérance qui nous vient d'elles aujourd'hui. En

pensant à la fragilité de la rose, nous penserons à ces pauvres âmes, agréables aux yeux du Seigneur lorsqu'elles étaient parfumées d'innocence, et qui depuis ont jeté aux quatre vents du ciel les fleurs de leur couronne. À la vue ou au souvenir de la fleur du Rosaire, nous prierons pour elles et pour nous, afin que Marie garde leur pureté native aux âmes qui n'ont pas encore souffert d'atteinte, afin qu'elle la rende à celles qui l'auraient laissé défailir. Nous penserons aussi dans nos jours d'angoisse et de découragement, quand nous verrons se faner l'une après l'autre les roses de joie et d'espérance dont on avait couronné notre jeune âge, que les épines dépouillées par le vent et le froid de l'hiver refleurissent au printemps, si l'on prend soin de leur rendre la sève, et nous prierons Marie de verser de son cœur sur le nôtre cette sève surnaturelle, cette grâce vivifiante qui fera refleurir notre âme attristée sur la terre, mais rendue par l'épreuve à la victoire, à la gloire et à la joie de la vie éternelle.

FR. M. J. OLLIVIER,

Des Frères Prêcheurs.

LE CIMETIÈRE DU COUVENT.

Les fleurs dans le gazon découpent les allées,
L'abeille en bourdonnant y butine son miel,
Et le rossignol vient chanter sous les feuillées
Un chant qui fait penser au ciel.

Ceux qui cherchent la paix pour leur âme inquiète,
Les cœurs que le silence invite à s'entr'ouvrir
Ne trouveront jamais de plus douce retraite
Pour y contempler l'avenir.

Mais nul ne vient troubler cet enclos solitaire ;
Jamais un vain écho, jamais un bruit de voix,
Chacun en approchant murmure une prière
Car sur le seuil veille une croix. —

C'est là qu'ils sont couchés nos aînés magnanimes
Qui, jusqu'au dernier jour luttant pour le Seigneur,
Sont tombés noblement ou vainqueurs ou victimes
Mais tous frappés au champ d'honneur !

Les uns étaient déjà couronnés par la gloire,
Leurs noms étaient connus des hommes et de Dieu,
Les autres devant l'heure de la victoire
Sont tombés sous le premier feu.

Ils dorment du sommeil dont dorment les apôtres
 Quand leurs pieds fatigués ont besoin de repos,
 Quand, l'heure enfin venue, il faut céder à d'autres
 L'épée et la place au champ clos !

Et ceux qui maintenant luttent sous leur armure,
 Lorsque le poids du jour semble un pesant fardeau,
 S'en viennent auprès d'eux écouter ce murmure
 Qui monte toujours du tombeau.

Ils vont s'agenouiller sur leur sainte poussière,
 Leur demandant tout bas l'heure du rendez-vous,
 Et puisant à plein cœur cette ardeur humble et fière
 Qui les rend plus forts et plus doux !

Parfois l'étranger passe, il lit sur chaque tombe ;
 Tout pensif, il s'arrête et se met à rêver.
 Puis de son cœur ému cette parole tombe :
 Ici je voudrais reposer !

FR. R. QUINCENET,
 des fr. prêch.

LE ROSAIRE ET LA FAUSSE CRITIQUE.

Les traits historiques et relatifs au passé remplissent dans l'opuscule, non paginé, comme nous l'avons dit, cinquante feuillets sur quatre-vingt-quatre. Cette seconde partie est en conséquence la plus considérable. Elle s'ouvre sous cette rubrique : *Ici sont relatés quelques miracles ou exemples du Psautier de Marie*. Alain ne dira pas, comme à propos des traits édifiants de la première partie : "J'ai connu—J'ai vu de mes yeux—j'ai su très pertinemment." Bien au contraire, l'indication, plus ou moins explicite, de sources antérieures, tombe fréquemment de sa plume. Un grand nombre de récits commencent par ces mots en vieux dialecte souabe : *Man list*—On lit que. C'est l'équivalent des paroles citées : *cum in variis historiis legatur*. Ailleurs le pieux auteur précise la source, ou l'une des sources, que ces mots *man list* donnent nécessairement à supposer. En tête d'une histoire qui n'est qu'une aimable et ingénieuse fiction, ayant trait à une humble fille de charbonnier, devenue reine de France, on lit en propres termes : "Voici ce que raconte un très docte Maître, nommé Jean du Mont, dans son livre intitulé *Mariale*."

Deux choses résultent de cet examen : l'une négative et l'autre positive. En premier lieu, Alain n'est pas l'in-

venteur des faits relatés dans la seconde partie de l'opuscule. En second lieu, ces faits ont une source préexistante. Et de la sorte, et pour la seconde fois, nous sommes sur la voie, non seulement de certains écrits, mais d'un écrit certain et spécifié, le *Mariale* des deux Dominicains Jean du Mont et Thomas du Temple. Longtemps on invoquera l'autorité de cette compilation ; plus tard, par un retour singulier, on en riera jusqu'à l'existence. Faut-il considérer cet écrit ou ces écrits, dont nous n'avons que des fragments, comme constituant une même œuvre avec la *Grant légende* dont il a été parlé plus haut ? Nous ne nous chargeons pas de répondre. Après tout, peu importe, comme il importe très peu à notre thèse du moment que la *Grant légende* et le *Mariale* offrent ou non un fonds sérieux, chose, du reste, sur laquelle nous nous sommes suffisamment expliqué dans nos préliminaires. Malgré toutes ses licences à l'égard de l'histoire, l'antique légende est elle-même un fait historique qui défie la négation. Elle est antérieure au Bienheureux Alain de la Roche ; elle établit, clair comme le jour, que avant lui, on avait une notion telle quelle du Rosaire, et cela nous suffit.

Ainsi croule, une fois de plus l'hypothèse d'un Alain de la Roche, non pas restaurateur, mais inventeur premier du Rosaire. Toutefois il nous plaît de la faire crouler encore une troisième et une quatrième fois.

Abordons un nouvel ordre de preuves. Le Rosaire, avant sa résurrection, a souffert de la négligence des hommes, sans tomber cependant dans un total oubli. Nous avons dit que la réforme de l'Ordre marchait de pair avec la renaissance de cette institution. Le mouvement restaurateur s'inaugure en 1382. C'est une simple femme, vierge et veuve à la fois, la Bienheureuse Claire Gambacorta, qui a l'honneur d'ouvrir la voie. Avec six de ses compagnes, elle se transporte, du monastère de Sainte-Croix à Pise, dans une maison que son père, le noble Gambacorta, lui a fait construire, et où tout sera nouveau, les œuvres comme les murs. Presque aussitôt, le Bienheureux Jean-Dominique réunit à Venise les Frères-Prêcheurs qui, épris de la beauté des anciens jours, désirent en voir revivre l'éclat. Les deux œuvres sont en rapports et se donnent la main. Or, le Rosaire n'y est pas inconnu. L'histoire de la Bienheureuse Claire, morte en

1419, a été écrite par une Religieuse contemporaine—*per sanctimonialem coævam*, disent les Bollandistes. Il y est rapporté que, dès l'âge de douze ans, Claire avait l'habitude de dire à genoux son Rosaire—*nunc flexis genibus Rosarium dicere*. Voilà donc le Rosaire connu dans la réforme. Connu, il devait être mis en œuvre et enseigné. Nous palpons un germe de résurrection. Conrad Gross en Allemagne, le Bienheureux Jean Liccius en Italie, paraissent avoir provoqué, chacun de son côté, un mouvement local et partiel. On ne peut supposer qu'ils aient été les seuls à ranimer la dévotion si chère aux cœurs dominicains, et, de la sorte, sur des points très-divers, se préparait une œuvre qui n'attendait que la courte apparition du Bienheureux Alain pour prendre une cohésion triomphante. Purs indices, nous le voulons bien ; mais nos pressentiments se changeraient en certitude, que nous n'en serions nullement étonné. Quand on est sur une piste, les trouvailles se succèdent, à condition toutefois d'adjoindre au flair nécessaire et au désir de trouver, deux indispensables auxiliaires : la patience et le temps.

R. P. DANZAS,

des fr. prêch.

(à suivre)

CHRONIQUE.

LES FÊTES DU ROSAIRE.—Ce n'est pas en vain que chaque année le Saint Père vient animer notre piété envers Marie par le souvenir des grands effets de sa bonté et du grand devoir de notre reconnaissance. Cette année, plus encore que les autres années, les fidèles et le clergé ont répondu avec empressement à l'appel de Léon XIII,

Le Canada a manifesté, avec grandeur, que son antique vénération pour la Vierge Mère n'a point diminué.

Montréal, d'abord, *la Ville de Marie*, a voulu comme il convient, honorer glorieusement la reine du Rosaire. Une longue et brillante procession s'est déroulée à travers les rues de la cité, depuis l'Eglise Notre Dame jusqu'à N.-D. de Bonsecours. Une foule immense suivait l'image de Marie et, incessamment, sortait de tous les cœurs et de toutes les lèvres la douce invocation du rosaire.

A St-Hyacinthe, grâce à la piété et au dévouement des fidèles, la fête a pu se célébrer avec une solennité exceptionnelle. Dans les deux paroisses de la ville, la messe du Rosaire a été célébrée au milieu d'un immense concours de peuple. Mais ce fut surtout à la procession de l'après-midi que la ville de St-Hyacinthe tout entière donna à Marie un témoignage éclatant et public de sa confiance et de son amour. Rarement une aussi grande foule s'était vue dans une manifestation religieuse. Toutes les communautés et toutes les confréries avec leurs bannières et leurs insignes assistaient à la procession. La statue de la Ste Vierge était portée par les jeunes filles de la cathédrale et de la paroisse Notre Dame. Un grand nombre d'hommes, parmi lesquels un groupe formé par les professions libérales, suivait, récitant, avec piété et sans embarras, le chapelet. La fanfare du collège était venue aussi rehausser la fête de ses morceaux les plus vivants.

Puisqu'il s'agit ici d'un hommage rendu à Marie, reine du Rosaire, il nous est doux de remplir vis-à-vis du peuple et vis-à-vis du clergé le devoir de la reconnaissance. Pour la Sainte Vierge, nous disons merci au peuple de St-Hyacinthe qui a montré mieux que jamais sa foi au Rosaire ; nous remercions aussi les membres du clergé de la cathédrale qui se sont dévoués de tout cœur et sans craindre la fatigue à la bonne et belle organisation de la fête. C'est par leur entraîante piété, c'est par leur aimable zèle qu'ils ont fait de cette fête du Rosaire une vraie fête populaire et une vraie fête religieuse.

Pèlerinages à N. D. du Rosaire.—Toute la semaine du Rosaire eurent lieu des pèlerinages en l'honneur de N. D. du Rosaire dans l'église des Dominicains. Lundi 7 Octobre eut lieu le pèlerinage de Montréal conduit par les pères du St. Sacrement. Quatre à cinq cents personnes avaient répondu à l'appel des zélés religieux. Tout le monde a pu remarquer la piété et l'entrain des pèlerins ainsi que le dévouement si intelligent et si généreux à la fois des pères qui les conduisaient.

Tous les autres jours de la semaine eurent lieu selon l'usage les pèlerinages des communautés de St-Hyacinthe. Chaque jour de nombreux fidèles venaient s'unir aux pèlerins afin de prolonger le plus longtemps possible dans leurs cœurs les effets de la grande fête du Rosaire.

LE CONCILE DE MONTRÉAL.—Les journaux ont publié les détails des cérémonies, des offices et des sessions du concile de Montréal. Nous nous contentons de rappeler les grandes manifestations qui terminèrent le Concile et inaugurèrent en même temps l'Université Laval de Montréal. Mardi, 8 octobre, la messe du St. Esprit fut célébrée par S. G. Mgr. l'archevêque. Une parole claire et forte montra à l'assistance tout l'intérêt que la patrie et la religion doivent attacher à l'université. Puis, comme pour répondre à cet voix, M. le vice recteur s'avança dans le chœur et au nom de tout le corps professoral prononça la profession de foi catholique. Après la messe, les évêques et membres du concile visitèrent les facultés.

De nombreux discours furent prononcés à l'inauguration du nouvel édifice des facultés ; tous relevèrent le dévouement du clergé à la cause sacrée de l'éducation chrétienne.

Mercredi, 9 octobre, eut lieu la clôture du concile. Les offices revêtirent un caractère de solennité inaccoutumée. Entre la messe et la session, Mgr LaRocque monta en chaire et, pendant près d'une heure, parla avec une force et une émotion tout apostolique. La cérémonie se termina par la lecture des derniers décrets.

Les travaux du concile sont résumés dans cent douze décrets qui ont été proposés par le comité des travaux préparatoires, étudiés dans les cinquante séances des congrégations particulières, puis discutés et arrêtés dans dix congrégations générales et onze congrégations des évêques.

Puissent les fidèles répondre dignement par leur reconnaissance et leur soumission au dévouement de leurs pasteurs.

(Extrait de la Semaine religieuse.)

CAP DE LA MADELEINE.—*Manifestation franciscaine.*
— Dans le mois de septembre, les tertiaires franciscains de Montréal se sont rendus au nombre de huit mille à ce sanctuaire de Marie. Mgr Lafèche prononça sur le Tiers Ordre une allocution pleine d'intérêt et de conviction à laquelle répondirent avec enthousiasme mille voix chantant le cantique populaire : Comme St. François, embrassons la croix. Le soir, à la consécration de la Ste Vierge, le R. P. Frédéric sut arracher des larmes de tous les yeux par sa

sainte et douce parole, véritable écho de celle de St. François.

Ce fut une belle manifestation en l'honneur de Marie et un beau succès pour le Tiers Ordre franciscain.

(Extrait de la Revue franciscaine.)

RECOMMANDATIONS AUX PRIÈRES.

L'Eglise—Le Souverain Pontife—La réunion des églises séparées à l'Eglise catholique—L'Ordre de St. Dominique et ses œuvres—Nos prédicateurs—Notre noviciat—L'œuvre des noviciats et toutes les personnes qui la propagent—Les personnes qui aident à la propagation du T. S. Rosaire—L'avenir d'un jeune homme—Plusieurs vocations—Plusieurs malades—Des intérêts temporels—Le choix d'une direction—Quatre associés défunts de l'œuvre du noviciat : Noël Brodeur, (St-Hyacinthe)—Michel Desrosiers, (Lowell Mass)—Mme Zoé Hould, (Lewiston, Me.)—A. L. Dessaulles, (Paris.)

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE NOVEMBRE.

INDULGENCES DE NOS CONFRERIES

Abréviations :

C.-Confesseur	D. fête double
M.-Martyr	T. D. fête tout double
V.-Vierge	T. O. Tiers-Ordre
O. N.-de notre Ordre.	

- 1 Vendredi. TOUSSAINT. *T. D.* (5^e *mystère glorieux*).
Indulg. plén. pour les Confr. du Rosaire.
Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.
- 2 Samedi. COMMÉMORAISON DE TOUS LES FIDÈLES DÉFUNTS.
- 3 20^e Dimanche après l'Octave de la Trinité. (1^{er} *du mois*). B. Simon Ballachi, C. O. D.
Trois Indulg. plén. du 1^{er} Dimanche du mois, la 1^{ère} pour la communion, la 2^e pour la visite à l'autel du rosaire, la 3^{ème} pour la procession.
- 4 Lundi. S. Charles Borromée, Ev. C. D.
- 5 Mardi. B. Martin Porrès, C. O. N. D.
- 6 Mercredi. Ste Angèle, V. D. (8 *juin*).
- 7 Jeudi. B. Pierre de Ruffia, M. O. N. D.
- 8 Vendredi. L'Octave de la Toussaint.
- 9 Samedi. TOUS LES SAINTS DE NOTRE ORDRE. *T. D.*
- 10 21^e Dimanche après l'Octave de la Trinité, (2^e *du mois*). LE PATRONAGE DE LA BS V. MARIE. *T. D.*
Indulg. plén. pour les Confr. du S. Nom.

- 11 Lundi. S. MARTIN, Ev. C. T. D.
- 12 Mardi. Dédicace de la basilique du S. Sauveur. D.
Anniversaire des Frères et Sœurs défunts de notre Ordre.—Indulg. plén pour les Confr. du Rosaire qui assistent à l'Offiice des Morts.
- 13 Mercredi. S. Didace, C. *Simple*.
- 14 Jeudi. B. Jean Liccius, C. O. N. D.
- 15 Vendredi. B. Albert le Grand, Ev. C. O. N. T. D.
- 16 Samedi. Bse Lucie de Narni, V. O. N. D.
- 17 22e Dimanche après l'Octave de la Trinité, (3e du mois). S. Grégoire le Thaumaturge, Ev. C. D.
Indulg. plén. pour le Rosaire vivant et pour la Confrérie du S. Sacrement.
- 18 Lundi. Dédicace des Basiliques de S. Pierre et de S. Paul. D.
- 19 Mardi. Ste Elizabeth de Hongrie, Veuve. D.
- 20 Mercredi. S. Felix de Valois, C. D.
- 21 Jeudi. PRÉSENT. DE LA Bse V. MARIE. T. D.
Deux Indulg. plén. pour les Confr. du Rosaire.—Une autre pour la procession.
Indulg. plén. pour le Rosaire vivant.
- 22 Vendredi. Ste Cécile, V. M. D.
- 23 Samedi. S. Clément, P. M. D.
- 24 23e et dernier Dimanche après l'Octave de la Trinité, (dernier du mois.) S. Jean de la Croix, C. D.
Indulg. plén. pour les personnes qui récitent le chapelet en commun trois fois la semaine.
- 25 Lundi. Ste CATHERINE, V. M., Protectrice de notre Ordre. T. D.
- 26 Mardi. S. André Avellin, C. D.
- 27 Mercredi. Bse Marguerite de Savoie, Veuve, O. N. D.
- 28 Jeudi. Bse Diane, Cécile et Aimée, Vv. O. N. D. (9 Juin).
- 29 Vendredi. B. Jacques de Benefactis, Ev. C. O. N. D.
- 30 Samedi. S. ANDRÉ, Ap. T. D.

6. Q.—Peut-on, en récitant un chapelet qui a reçu plusieurs bénédictions, gagner en même temps les diverses indulgences attachées à chacune d'elles?

R.—Non. Le décret précité déclare que l'on ne gagne pas les différentes indulgences en même temps, c'est-à-dire par une seule récitation du chapelet.